

De jour en jour, elles devenaient plus barbares, plus insupportables.

Et un matin, l'anchon disait en pleurant à Mattéo :

— Je ne peux plus. Il me tuera. J'aime mieux me jeter dans la Seine !

Mattéo la réconforta.

— Encore deux ou trois jours de courage. Dans deux ou trois jours, tu le sais, tu me donneras pour la seconde fois le renseignement qu'il nous faut et qui doit nous convaincre. Il y a trois semaines, Luccini ne t'a pas envoyée dans le XVIII^e arrondissement. Nous allons voir dans quelques jours si le même oubli se représentera. Je t'en conjure, un peu de patience, tu ne veux donc pas te venger ? ...

— Si... mais je ne peux plus...

Voyant qu'elle faiblissait, il ajouta :

— Tu ne veux donc pas retrouver ta vielle ? ... Tu as donc oublié combien y tenait l'homme dont tu m'as si souvent parlé, ton vieil ami Girodias ?

Elle essaya ses yeux.

— Tu as raison, Mattéo. Je suis lâche. Je reste encore...

Cinq jours après, les enfants s'accrochaient le matin, auprès de la fontaine Saint-Michel.

L'anchon avait les yeux animés, brillants.

— Eh bien ? dit Mattéo, dont le cœur battait.

— Eh bien, c'est toi qui avait raison...

— Le XVIII^e arrondissement ?

— Il l'a encore sauté.

— Et tu ne lui as rien dit, j'espère ?

— Si... mais sois tranquille...

— Imprudente... Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai fait remarquer, sans avoir l'air de rien, que le XVIII^e arrondissement était excellent comme recettes et qu'il me semblait qu'on ne devrait pas le négliger.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu simplement : " Fais ce que je te dis ! "

— A quoi tu n'as rien répliqué, j'espère ?

— Rien. Je suis partie ! Et me voilà ! ...

— Bon. Ne t'occupe de rien. Suis l'itinéraire qu'il t'a tracé, moi je vais parcourir toutes les rues de l'arrondissement...

— Quand te reverrai-je ?

— Tous les matins, ici, sur la place...

— Bon...

Et ils se séparèrent.

Le lendemain, ils se rencontrèrent comme il était convenu.

— As-tu trouvé quelque chose ?

— Pas encore. Mais l'arrondissement est grand. Je le parcours très sérieusement. Même je consulte des gamins, parfois, avec lesquels je joue dans la rue. C'est comme ça que je me renseigne sur les brocanteurs, parce que, vois-tu, l'anchon, tous les brocanteurs n'ont pas leur boutique sur la rue. Il s'en faut. Et si je me contentais de ce que je trouve sur les façades des maisons, nous pourrions faire notre deuil de ta vielle. A demain.

— Courage, Mattéo.

Le lendemain, nouvelle rencontre. Mattéo n'avait rien trouvé encore.

Il ne désespérait pas.

— J'arrive aux bons coins... Tu vas voir... J'ai le pressentiment que je vais réussir et que demain peut-être tu auras une bonne nouvelle.

Quand elle le revit le jour suivant, elle comprit tout de suite qu'il avait trouvé.

— Écoute, dit-il à voix basse, je me promenais hier soir dans la rue Pigalle. On m'avait indiqué, par le procédé d'informations que je t'ai dit, deux brocanteurs dans cette rue dont les boutiques étaient au fond des cours. Impossible de rien voir de la rue. Je demandai aux concierges la permission d'entrer. J'avais mon violon, comme toujours. Et heureusement les concierges m'ont permis de jouer. Dans la première cour, j'eus beau regarder à travers les vitres de la boutique, il n'y avait rien d'intéressant pour moi. Je n'ai vu que de vieilles étoffes déchirées et des débris d'armures et de ferrailles, dont je n'aurais pas donné quatre sous... Après tout, ça vaut peut-être très cher... J'ai remarqué qu'il y a des gens qui ne savent quoi faire de leur fortune et qui achètent à des prix fous des choses horribles, sous prétextes qu'elles sont vieilles. Je quittai donc la cour, où, du reste, je lis à peine quelques sous de recette... Je remerciai le concierge pour plus tard... On ne sait pas ce qui peut arriver... Et je remontai la rue... Dans la deuxième cour, je n'étais pas plus tôt entré que mon cœur se mit à battre avec violence...

Fanchon écoutait, palpitante.

— C'était là ? ... dit-elle... Tu l'as vue ? ... Tu es sûr ? ...

— Le brocanteur avait la spécialité des instruments de musique. J'apercevais chez lui des violons en mauvais état, des clarinettes raccommodées et, enfin, à la devanture, une vielle...

— Mon Dieu !

— Tout en jouant, tout en chantant, tout en ramassant les sous qui me tombaient à droite et à gauche... je m'approchai... sans cesser de jouer, et je regardai attentivement.

— C'était ma vielle !

— Oui, c'était elle. Pas moyen de s'y tromper. Elle ne ressemble à aucune autre...

— Alors, Mattéo, qu'as-tu fait ? Parle ! Parle ! Tu as crié au voleur, n'est-ce pas ? Tu as appelé les sergents de ville.

Mattéo se mit à rire.

— Pas si naïf ! D'abord, pour avoir une certitude absolue, j'ai tenu à examiner l'instrument de plus près.

— Tu es entré ?

— Oui. Est-ce que je n'avais pas avec moi mon violon ? Il m'a servi de prétexte. J'ouvris la porte et me trouvai en face d'un vieux portant lunettes et qui me regarda de travers.

— Monsieur, lui dis-je, j'ai besoin d'argent. Je voudrais quitter Paris et retourner dans mon pays. J'ai envie de me défaire de mon violon ? Voulez-vous l'examiner et me l'acheter ? ...

— Il ne répondit rien. Il s'empara du violon, le considéra longtemps, tapa sur le bois pour le faire sonner, râcla dessus avec l'archet pour écouter la qualité des sons qu'il rendait, et il fit la moue.

— Pendant ce temps-là, tu comprends que je ne perdais pas mon temps. Je rôdais dans la boutique, en amateur. C'était un violon que j'avais l'air d'examiner, et c'était la vielle que je ne perdais pas de vue.

— C'est la tienne, tu sais ? Pas de doute...

— Quel bonheur !!

— Au bout de cinq minutes, le vieux aux lunettes me disait :

— Garçon, c'est un clou, ton violon... Et si tu crois qu'il vaut vingt mille francs, comme un stradivarius, tu as des illusions...

— Mon opinion sur mon violon était faite, tu penses bien, l'anchon, et je sais bien qu'il ne vaut pas cher. Je répliquai pourtant au vieux :

— Tel qu'il est, combien m'en donnez-vous ?

— Dix francs, parce que tu es gentil et pour t'obliger.

— A ce compte-là, j'aime mieux le garder, monsieur...

— Comme tu voudras, garçon.

— Je le saluai poliment en lui demandant pardon de l'avoir dérangé. Il eut pas l'air d'entendre, ne répondit rien et retourna dans le fond de sa caverne, comme un ours. Je me dépêchai de m'en aller... C'est tout.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? dit l'anchon.

— Il est neuf heures. Montons à Montmartre. Tu entreras dans la cour. Tu joueras, tu chanteras. Tu auras tout le temps de regarder la vielle et la reconnaître pour la tienne.

— Ensuite ?

— Ensuite nous irons simplement demander à parler au commissaire.

— Et là ?

— Nous ferons une déposition. Il nous viendra en aide. Tu verras.

— Partons !

D'un pas léger, ils allèrent dans le XVIII^e arrondissement.

Quand ils furent rue Pigalle, Mattéo s'arrêta devant une maison.

— C'est ici, dit-il, dans la cour, au fond, à droite... De la rue, on ne peut pas apercevoir le magasin.

Fanchon entra, le cœur tremblant.

Le concierge la laissa faire.

Mais, par prudence, et craignant d'être reconnu par le brocanteur, Mattéo ne la suivit point.

Il entendit l'enfant qui jouait, qui chantait.

Il entendit des sous qui tombaient avec un bruit clair et roulaient sur le pavé humide de la cour.

Puis, tout à coup, il la vit revenir.

Elle était toute pâle.

— Fanchon ! Ma petite Fanchon ! Qu'est-ce que tu as ?

— Ma vielle n'est plus à la devanture.

— Mon Dieu !

— Et j'ai bien regardé. Elle n'est pas non plus dans la boutique !!

Mattéo resta atterré.

Et après un long silence désespéré :

— Il faut que le vieux l'ait revendue hier au soir ou ce matin, dit-il.

— Que faire ? Maintenant, la voilà perdue pour toujours !

— Peut-être. Nous avons encore une espérance.

— Laquelle ?

— C'est d'intéresser à notre cause le commissaire de police.

— Et comment ? Nous sommes de petits vagabonds ? Il ne voudra même pas nous entendre !!

— Qui sait ? Essayons toujours !

— Je veux bien, Mattéo... Allons... où est le commissariat ?

— A deux pas d'ici, rue de Provence.

Ils y furent cinq minutes après.